

Chapitre 7 : La Relaxation Civilisationnelle Terrestre

(vendredi 2 novembre)

Lucien s'emmêle les méninges entre philosophie et sagesse
Des cris d'un porc qu'on saigne et de ceux d'un homme qu'on torture...
La boîte de Pandore plus ouverte que jamais
Alors qu'nos phis perdent leur latin, *Djéha*, lui, l' maîtrise haut la main !
Djellaba et foulard, ou les fanions de la nouvelle guerre psychologique
La Relaxation Civilisationnelle Terrestre ou *Apocalypse later*
Sartre : toujours en retard d'une guerre
La stérilité du couple sartro-castorien : tout un symbole
Balade à l'Aigoual, qu'on aurait aussi bien pu appeler Vental

Un branle-bas de combat s'ensuivit :

- C'est ma faute, admis-je... On peut faire un saut à Alès, il y a plein de restos là-bas.
- Non, non, c'est d'abord la nôtre, insista Nivea en allant ouvrir le frigo – elle avait déjà acquis des réflexes de maîtresse de maison, tout comme Judith. Question provisions, il y en a suffisamment ici. Et ce sera vite prêt, si Lucien veut bien nous aider...
- J'rejette c'procès d'intention, s'insurgea ce dernier. M'as-tu déjà vu refuser la chose, ou rouspéter pasqu'le repas est succinct ? Alors !... D'ailleurs j'en profite pour vous signaler qu'les vrais philosophes sont pas à un repas près, rigola-t-il.
- Tais-toi donc ! Tu as toujours confondu philosophie et sagesse...
- Bon, hé bien, v'là une excellente occasion pour en rediscuter devant témoins ! proposa-t-il.
- C'est promis ! fit-elle en posant un sachet de pommes de terres devant Luc, en ajoutant : On compte sur ta diligence, hein, parce que les tranches de saumon et le pâté sont prêts !
- Quand j'pense qu'j'ai oublié d'apporter des truites saumonées toutes fraîches, marmonna-t-il.
- Quoi, tu pêches ? M'enquis-je.
- Noon, pas moi ! Un ex-collègue qu'j'aide, comme toi, à récupérer du bois... Au fait, t'aurais pas un pèle patates, ou kèkchose d'équivalent ?
- Judith se sert d'un Laguiole, un vrai... De toute façon, Nivea n'aimerait pas voir mon faux !
- Non, pas du tout ! Ça me fait toujours quelque chose quand j'entends Lucien parler de son "opinel" ou de votre "laguiole", confirma cette dernière cependant qu'elle enfournait quatre petits fromages de chèvre frais posés sur des tranches de pain.
- C'est à psychanalyser, ris-je. Est-ce qu'un couteau de boucher vous impressionne autant ?
- Non, pas autant : un couteau de boucher ne sert qu'à découper de la chair morte.
- Hum... C'est que vous n'avez jamais assisté au traditionnel saignement d'un porc.
- Je ne voulais pas ; mais j'ai entendu les cris, qui me glaçaient le sang.
- Vous avez de la chance de n'avoir pas entendu ceux des hommes qu'on torture...
- Les hommes qu'on torture savent pourquoi, même s'il s'agit d'une mauvaise raison ; les animaux, non, stipula-t-elle, tout en mettant en chauffe l'autocuiseur.

Je laissai les invités s'occuper des opérations culinaires et allai faire la provision de bois, car c'est fou ce que l'insert consommait depuis que je devais chauffer toutes les pièces.

Quelques minutes plus tard, nous entamions la salade verte – préparée par Aziza –, accompagnée des dites tomates, chaudes à point, le tout évidemment arrosé du petit blanc de pays.

Puis, les tubercules tardant à cuire, Nivea se crut obligée de tenir parole :

- Voilà, en attendant que les pommes de terre soient cuites, nous avons le temps d'éclaircir la différence entre la sagesse et la philosophie... Lucien, à toi l'honneur de commencer.

— On est pas des potaches ! s'exclama ce dernier.

— Ça fait deux millénaires et demi qu'on en discute, intervins-je, pour la paix du ménage. Précisément depuis que le mot philosophie existe, inventé par Pythagore, dit-on ; qui lui-même se serait d'ailleurs comporté davantage en gourou qu'en maître de philosophie...

— Sans doute, admit Nivea, mais depuis son temps, la discipline philosophique s'est constamment rationalisée et donc séparée de la notion de sagesse...

— Fort bien ; mais dans c'cas, j'comprends pas comment on peut prétendre qu'l'épicurisme, au sens littéral du terme, est une grande philosophie, alors qu'il m'semble surtout traduire une certaine sagesse, certes sympathique, mais sans ambition, et, pour tout dire, plutôt conformiste et égoïste.

— C'est vrai qu'on peut faire ce reproche aux épicuriens purs et durs, reconnus-je. Cependant, lorsqu'on considère les dérives totalitaires auxquelles les doctrines philosophiques, avides de se concrétiser, ont donné lieu, depuis Pythagore jusqu'à Marx en passant par Platon, on se dit que l'horreur épicurienne pour la politique ne manque pas de bon sens !

— Bien dit, mais si toi tu veux ignorer la politique ; la politique, elle, t'ignore pas, objecta Luc. Chose qui a pas échappé à Montaigne, aussi épicurien qu'il se soit prétendu.

— Vous ne le savez peut-être pas encore, mais, depuis qu'il est à la retraite, Lucien dévore les grands classiques ! révéla Nivea, avec un sourire complice.

— Dévore est excessif, commenta celui-ci... Mais pour me faire un jugement personnel sur le temps présent, il faut bien que je lise aussi les anciens, pas ?

— Tu as parfaitement raison et c'est là la sagesse même. Opinai-je.

— Le problème, c'est que tout le monde n'est pas aussi abordable que Montaigne ou Rousseau, fit remarquer Nivea. Spinoza, par exemple, le premier grand démolisseur de ce que vous appelez vous-même le totalitarisme abrahamique, est plutôt difficile d'accès !

— Moi, pour c'qui est d'la contestation des prophètes, j'me contente de Voltaire, statua Luc, me coupant quasiment la parole. D'ailleurs, mon principe est simple : j'laisse à mes ennemis l'soin de sélectionner mes lectures. Quel est l'auteur qu'les cagots musulmans haïssent le plus ? C'est Voltaire, pas vrai ? Donc, j'hésite pas.

— C'est là une excellente méthode... Pour en revenir à Spinoza, il utilisait peut-être un jargon latin *ad hoc* pour ne pas être compris par les fanatiques, dont ses propres coreligionnaires, qui, comme vous savez, l'ont agressé physiquement... Ce n'est évidemment pas l'excuse des contemporains, qui ne pêchent pas par la clarté de leurs écrits – c'est le moins qu'on puisse dire –, et le *Pourquoi des philosophes ?* de Revel me semble toujours aussi pertinent.

— Je crois que je me suis mal exprimée, répliqua Nivea : la discipline philosophique contemporaine ne se défend que comme une quête rationnelle de la vérité. Or cette activité nécessite une terminologie technique parfois absconse, hélas, car le langage courant fourmille d'ambiguïtés... Et la vérité (pour autant qu'il y en ait une), se dérochant au fur et à mesure qu'on croit l'approcher, il va de soi que les risques d'égarement ne manquent pas, y compris chez les plus grands...

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, et comme exemple de taille je citerais Heidegger, qui me semble le parfait anti-Montaigne.

— Peut-être... oui. Bien qu'il soit difficile de les comparer, à cause de leur éloignement temporel.

— Le contexte de guerre civile y est. Le fanatisme aussi. Montaigne, bien que catholique déclaré, n'a jamais adhéré à la politique des ligueurs. Heidegger, lui, avait la carte du parti nazi en poche et l'avancement qui allait avec... Je le crois bon candidat pour l'Enfer de Dante, ris-je.

— Pas autant que Céline, quand même ! s'écria-t-elle.

— Non ! Encore qu'à tout prendre, je préfère, et de loin, la prose du Français à celle de l'Allemand !

— Et moi donc ! renchérit Luc.

— Finalement, les philosophes sont des hommes aussi faillibles que les autres, statua Nivea. Par contre, je crois que la philosophie, elle, n'a jamais été aussi importante. Quelle approche, sinon la sienne, est la mieux à même d'aborder les problèmes contemporains, qui, désormais, concernent la survie même de l'Humanité... et se posent *hic et nunc*.

— Hic, hic, hurra ! se gondola Luc.

— Oh, toi, pour faire l'âne, tu réponds toujours présent ! commenta Nivea, sans se démonter.

— Je suis assez d'accord avec vous, déclarai-je... Heu, non pas vraiment sur Luc, mais sur la philosophie ; car, s'il est devenu impératif d'ouvrir la boîte de Pandore, c'est bien là le rôle des philosophes. C'est aussi à eux qu'incombe la tâche de réfléchir aux moyens de sauver la planète, laquelle risque, à terme, de couler corps et biens...

— Ah, ça y est, les patates sont cuites, m'interrompit Luc en entendant la cocotte-minute siffler.

La bonne nouvelle stoppa net mes sombres propos. Hélas, alors qu'on espérait de savoureux tubercules bien fermes et cependant bien cuits, ils s'avèrent farineux et fades.

— D'évidence, je ne sais pas choisir les pommes de terre, avouai-je.

— Tes voisins t'ont refilé celles réservées aux cochons ! plaisanta Luc.

— J'espère que non, compte tenu des services que je leur ai rendus !

— Le beurre et le saumon sont, eux, excellents, me rassura Nivea, approuvée par Aziza.

Le plat en question, liquidé quand même, grâce au petit blanc, nous bénéficiâmes de l'excellent Beaufort (apporté par les Advus) pour rassasier notre appétit...

— On voit qu't'es resté longtemps absent d'notre beau et généreux pays, commenta Luc.

— C'est-à-dire ?

— La plupart d'nos compatriotes, auraient purement et simplement jeté ces patates à la poubelle, alors qu'pendant les années d'guerre, ils auraient été tout heureux d'en trouver d'équivalentes !

— Voilà une remarque tout à fait philosophique, notai-je ; et qui permet de saisir la différence entre innocence épicurienne et sagesse stoïcienne. La première vivant au jour le jour, oublieuse du passé et insouciante de l'avenir, alors que la dernière intègre l'expérience afin de se prémunir contre les épreuves du futur.

— Il est vrai que *carpe diem* est une devise emblématique de l'épicurisme, opina Nivea.

— Mouà ji préfèr' li soumoùn à la carp', jacta Djéha, hilare.

— C'est dommage, car si tu mangeais de la carpe tu jacterais moins d'âneries, fit-elle du tac au tac.

— Afin de vous faire oublier ces médiocres patates – intervins-je pour couper court à une éventuelle escalade conjugale –, je vous propose une sélection de fruits également offerts par les villageois, d'autant plus volontiers qu'il n'y a plus de bras pour les ramasser ni de gosses pour les marauder.

Je montai donc dans mon mini-grenier – la partie de la soupenne trop basse pour être habitable — y remplir un saladier de fruits de saison, dont des châtaignes nouvelles, que Luc mit à griller sur les charbons de l'insert – dans la poêle *ad hoc* et après les avoir entaillées, bien sûr.

Cette manducation informelle et conviviale se prêtait à la conversation à bâtons rompus, mais à esprit élevé, dont Nivea raffolait, et qui, je l'avoue, ne me déplaisait pas non plus. D'ailleurs, n'était-ce pas le rôle des banquets antiques – tout au moins ceux de l'*intelligentsia* hellénistique – que de mettre en question l'Homme et le Cosmos, autour d'une table, le plus simplement du monde ?

Il fallut bientôt que je débouche une seconde bouteille de petit blanc, car Luc annonça que les châtaignes étaient grillées à point...

Aziza – raffolant de la chose moins que nous, sans doute parce que, moins habituée, elle se brûlait plus facilement les doigts – parla la première :

— Tu as évoqué tout à l'heure une boîte de Pandore, Julien. Qu'entends-tu par là ?

— Ce n'est qu'une métaphore, et même partielle, car cette boîte ne s'est, à vrai dire, jamais refermée. Pire, elle s'est largement ouverte au cours du *seculo horribilis* qui vient de finir... Et à peine ces fascismes et ces communismes de cauchemar ont-ils disparu, tout au moins de notre vieux continent, voilà-t-il pas qu'un impensable obscurantisme, pointe sa gueule ensanglantée...

— T'as dit toi-même qu'la première cause des progrès d'l'islamisme est la faiblesse d'l'Occident, qui s'traduit, en particulier, par l'droit-de-l'hommisme et l'politiquement correct !

— Je le maintiens, et j'ajoute que la mondialisation sauvage, induite par le triomphe de l'ultra-libéralisme, ne fait qu'alimenter l'incendie en pillant le Tiers-Monde de ses matières premières et en

désindustrialisant nos pays, avec les conséquences socio-économiques que cela implique... Mais, tout compte fait, la chose n'est pas extraordinaire : il apparaît que l'évolution humaine zig-zague souvent d'une façon incontrôlable. Il arrive même qu'elle aboutisse à une impasse fatale. On ne compte plus les sociétés disparues en ne laissant que d'improbables traces. Tout s'est passé sur Terre comme si c'est la pluralité des souches anthropiques qui a permis la survivance de l'espèce puis son efflorescence exponentielle en civilisations, dont la dernière – désormais unique – est la nôtre...

— Quand on voit les masses indiennes continuer à s'ébattre dans les eaux surpolluées du Gange et les foules islamiques s'piétiner autour d'la Kaaba, on a pas l'impression d'appartenir à la même civilisation ! rétorqua Luc.

— Il s'agit là de rémanences fossiles de vieilles cultures, c'est tout. Pour les choses sérieuses, telles que les sciences, les techniques, les armes et autres machines sinon l'industrie des medias, hindous aussi bien que musulmans font appel aux savoirs occidentaux. De plus, comme l'a déjà remarqué Revel, les pays dits pauvres, dont la plupart ont une religion d'Etat, n'hésitent pas à tendre la sébile aux mécréants que nous sommes – phénomène qui prouve, soit répété en passant, la profondeur de la schizoïdie humaine, qu'en l'occurrence il serait plus juste d'appeler hypocrisie... Géopolitiquement parlant, il faut donc voir ces exhibitions cagotes comme une espèce de folklore, car la plupart de ces pays sont bel et bien insérés dans l'économie mondiale, ultra-capitaliste.

— L'Islamisme armé n'est pas du folklore ! objecta Aziza.

— Non, certes. Mais il ne faut pas lui donner plus d'importance qu'il n'en a. Tu sais, comme moi, que l'Europe a connu, il n'y a guère, une flambée terroriste un peu similaire ; avec la "Bande à Baader" outre-Rhin, les "Gardes Rouges" outre-Alpes et "Action Directe" en France même. La police européenne, bien que mollassonne, en est tout de même venue à bout...

— P'tèt' parc'qu'ces groupuscules étaient composés d'zozos auto-fanatisés, sans aucune représentativité sociale, commenta Luc. Les islamistes s'appuient, eux, sur un dogme partagé par plus d'un milliard d'pékings. De plus ils manquent pas d'pétrodollars et bénéficient d'une répression encore bien plus mollassonne en Europe.

— Selon moi, le plus grand danger est celui qui ne se remarque pas ou peu ; c'est-à-dire l'effondrement de la confiance des Occidentaux en leurs propres valeurs ; leur recherche de certitudes ésotériques fallacieuses ; leur démission devant l'effort qu'exige toute vie digne d'être vécue... Le risque de subversion que constitue l'immigration tiers-mondiale n'en est qu'un corollaire, qui tient justement à la faiblesse avec laquelle la loi républicaine est appliquée... La jeunesse allogène l'a bien compris, qui crache *ad libitum* sur nos institutions – sûre qu'elle est de l'impunité.

— *Ad libitoùm pitèt', ad natoùram sir'màn*, s'écria Djéha.

— Voyez-vous, commenta Nivea, notre Djéha s'est aussi mis au latin !

— Ah mé li latèn di couizìn', cé pa si difissil' ! rigola le loustic.

— Comment tout cela va-t-il se terminer ? s'enquit Aziza.

— On vient d'évoquer tout-à-l'heure l'hypothèse pessimiste, que l'IET appelle la "Relaxation Civilisationnelle Terrienne".

Devant les yeux ronds d'Aziza et de Nivea, je dus m'expliquer :

— C'est ma traduction littérale du pancosmon. Oui, une "relaxation", au sens technique du terme, qui n'a pas grand chose à voir avec le sens courant... Luc, tu connais bien cette acception, pas vrai ?

— Et comment ! Opina-t-il. Un d'ces jours l'ciel va finir par nous tomber sur la tête !

— Ce ne sont pas des prophéties qu'on te demande ! gronda Nivea. Explique-nous simplement ce que signifie relaxation, en jargon technique.

— Détànt', coum' cèl' di Chimèn' ! s'esclaffa Djéha.

— C'est vrai que moi aussi j'y ai eu droit, pour avoir accepté de m'en servir, avoua-t-elle... Au fait, on aurait dû vous la ramener, Julien : elle vous appartient, après tout !

— Elle m'est un souvenir cher, bien sûr, mais elle est sans doute plus utile chez vous. Je n'ai pas besoin de traquer le gibier ici, car les voisins le font pour moi... À propos, vous avez dû constater

qu'il y a un cuissot de sanglier au congélateur, qui ne demande qu'à être préparé !

— Pour en finir avec votre "relaxation" – intervint Nivea, qui ne lâchait pas prise facilement –, les Cosmons interviendraient alors en super-Zorros pour nous porter secours ?

— Vous n'y êtes pas : s'ils intervenaient, ce serait d'abord pour sauver la bio-diversité de la planète, car vous vous imaginez bien que dans une telle situation, les animaux des parcs et réserves seront abattus sans merci et ceux en liberté braconnés sans discrimination.

— É pa pouè édé la rass' blànch' àn vouà di disparissiòun ? plaisanta Djéha.

— C'est politiquement incorrect et académiquement faux, paraît-il, de parler de races humaines !

— Pitèt', mé mouà, dàn la rou, ji vouà dé Blàn, dé Nouà, dé Boùr i dé Joùn', sà'n parlé dé tourbàn, dé djellabà é dé fatmà !

Il y a moins d'un siècle, la notion de race était académiquement correcte, au sens le plus scientifique qui soit, dans la mesure où les squelettes des homo sapiens, distinguaient les variantes caucasiennes (correspondant, grosso modo aux peuples indo-européens), les variantes sémitiques (dito pour les peuples du Proche et Moyen-Orient), les variantes mongoloïdes (dito, pour les peuples de l'Asie centrale et orientale et de l'Amérique), les variantes négroïdes (dito pour les peuples de l'Afrique sub-saharienne). Les aberrations nazies expliquent sans doute le tête-à-queue actuel – qui a pris l'aspect d'un oukase scientifiquement douteux, dans la mesure où, si la très grande majorité des gènes sont communs, il y en a qui gèrent des caractéristiques aussi évidentes et géographiquement localisées (à l'origine) que la chevelure et autres traits superficiels mais qui justifient la division populaire du genre humain en "races"...

La négation de cette acception évidente frise le ridicule et ne peut que porter tort à la science – qui, elle, doit insister sur le fait que ces variations de l'espèce homo modernis ne sont que superficielles, et que tous les Hommes, absolument tous, depuis la disparitions de l'homo neandertalensis, il y a une trentaine de millier d'années, sont sapiens de niveau 2.

Maintenant, concernant les djellabas et foulards islamiques de nos rues, Luc-Djéha a raison : en Europe et dans le contexte du défi islamiste, ces vêtements sont ostentatoires et véhiculent un message bien précis : "Nous, nous ne sommes pas comme ! Nous sommes musulmans, nous abhorrons vos cochons, nous saignons vos moutons et avons le droit de battre nos femmes" – propos susceptibles de provoquer chez le citoyen le plus favorable au droit d'asile, un rejet de la gent islamique bien compréhensible, même s'il n'a jamais assisté de visu à l'incendie de voitures ou à l'agression de passant(e)s par des faciès "arabes".

— Revenons aux choses sérieuses, intervint Nivea. Pour empêcher le massacre des animaux, les Cosmons se heurteraient immanquablement aux Humains et l'on entrerait alors dans un scénario digne de *La Planète des Singes*¹ !

— On deviendrait donc, de gré ou de force, des auxiliaires des ET ? plaisanta Aziza.

— J'vois mal les Advus, fussent-ils d'la énième génération, devenir des auxiliaires d'qui qu'ce soit ! clama Luc, bravache.

— Ecoutez-le, s'écria Nivea. Son machisme revient toujours au galop : comme si nos descendants ne porteront pas autant de sang Stuart que de sang Advus !

— Lé machiss' cé lé Stouàr paski prétànd' avouàr li sà'n blé ! jacta Djéha.

L'empoignade verbale du couple se termina par une hilarité générale... à laquelle le *créponné*, qu'Aziza sortit du frigo (elle l'avait préparé la veille en catimini), mit fin.

— Tout ça c'est très épicurien ou j'me trompe ! fit observer Luc, tout en bafrant le dit *créponné*.

— Ah non, répliqua Nivea : Épicure ne se serait pas jeté sur le *créponné* comme toi !

— Les philosophes antiques n'ont pas vraiment eu conscience du caractère téléologique de l'Histoire de l'Humanité – intervins-je immédiatement pour la paix du ménages. Cependant, sans le coup d'arrêt donné par le dogme créationniste judéo-chrétien, il est probable que les sciences naturelles,

¹ De Pierre Boule, Editions Julliard, Paris 1963. Réédité depuis.

ébauchées par Aristote et approfondies par Pline, auraient sans doute rapidement conduit à des Buffon, Linné et autres Darwin – car cela ne demandait guère que l'observation factuelle de la nature... Toutes choses propres à renforcer le courant de la philosophie matérialiste qui, de Démocrite à Lucrèce, en passant par Épicure justement, aboutit aux Spinoza, Diderot et autres Marx...

— Bon, votre RCT, ce serait le retour des fanatismes alors que l'implosion du communisme laissait prévoir une ère de vraie paix ? m'interrogea Nivea, les yeux dans les yeux.

— Plus grave : ce serait la fin d'un cycle de progrès civilisationnel qui a commencé à la Renaissance, sur les cendres du cycle hellénistique, lequel avait, lui, débuté par le miracle grec et s'était clos par la chute de l'Empire Romain... sachant que rien ne garantit un autre cycle progressiste — les exemples de la Chine, de l'Inde et de l'islam, montrent qu'une civilisation peut parfaitement se fossiliser *in secula seculorum*, et finir par disparaître quasiment corps et biens, ainsi que ce fut le cas de l'Égypte pharaonique.

— Ces sombres perspectives vont quand même pas nous empêcher d'boire encore un p'tit canon, fit Luc en levant son verre² – preuve que mon petit blanc cévenol n'est pas de la bibine.

— Ça fait ton troisième ou quatrième, hein ! le culpabilisa Nivea.

— Ça fait guère qu'le triple d'ta consommation à toi, c'qui dépasse pas l'quotient d'nos moments énergétiques respectifs, rétorqua-t-il.

— Et c'est quoi le moment énergétique d'une personne ? questionnai-je.

— L'produit d'sa masse par son travail horaire, au sens physique du terme, évidemment.

— C'est ça, parce que je travaille moins que Monsieur ! se récria Nivea, avec une moue de dédain.

— Pas du tout ! Ça exprime qu'la dépense énergétique est 2,5 fois plus importante quand on travaille d'ses mains que quand on travaille du cerveau ; bien qu'cette dernière activité soit plus difficile – à condition qu'il s'agisse pas d'conneries, hi, hi, hi !

— En tout cas, médite-elle, tes lectures philosophiques ne t'ont pas guéri de tes tendances *djéhistes* !

— Vaut mille fois mieux être *djéhiste* qu'*djihadiste*, non ?

— Moi, je suis persuadé que Luc y a quand même gagné en sagesse, statuai-je, magnanime.

— En tout cas, ça m'a montré qu'la plupart des philosophes grecs ont fini par garder leurs distances avec la politique, c'qui n'est pas l'cas des nôtres, qui s'mettent l'doigt dans l'œil régulièrement.

— Beaucoup de ceux-là ont en effet oublié la mesure grecque, ainsi que le doute et la modestie...

— On a pourtant comparé Sartre à Socrate, fit remarquer Nivea.

— Ce qui est fort contestable, à mon avis : le but de Socrate n'était pas du tout de pousser les esclaves à la révolte, mais simplement de montrer qu'ils avaient les mêmes capacités intellectuelles que les hommes libres... On peut dire que Socrate œuvrait pour l'unicité du genre humain alors que Sartre militait pour la lutte des classes.

— De Gaulle l'avait, lui, comparé à Voltaire, rappela Aziza.

— C'est plus pertinent, même si notre "monstre sacré" s'est trompé plus souvent que son illustre prédécesseur... et s'est bien gardé, contrairement à ce dernier, de noter que le fanatisme musulman n'avait rien à envier à celui du catholicisme d'ancien régime – *doxa* politiquement correcte oblige.

— Il a quand même soutenu de grandes causes internationales justes ! plaïda Nivea.

— L'opposition à la guerre du Viet-Nam oui, la défense des Rosenberg moins, sans parler de ses outrances tiers-mondophiles ou de son soutien aux Maos et autres hurluberlus soixante-huitards...

— Il faut voir cela dans un contexte de guerre froide, de conflits sociaux et de décolonisation, argumenta-t-elle... Mais il est vrai que notre maître à penser national a souvent réalisé les choses avec du retard, reconnu-elle. À Berlin, en 33, et contrairement à Aron, il n'a pas perçu le vrai visage du nazisme. En 36, contrairement à Malraux cette fois, il n'a pas réagi au franquisme... et ses activités de Résistant sont plutôt discrètes...

— Pire, à mon avis : il a enfourché le cheval de la guerre des classes après la guerre, justement, alors que le stalinisme avait déjà largement montré sa dérive anti-humaniste. J'en conclus qu'il s'agit

2 Il s'agissait, heureusement, de petits verres de bistrot traditionnels !

d'un philosophe d'après la bataille et ce n'est pas BHL qui nous convainc de la pertinence de sa philosophie de la liberté, qui a peu de chances de lui survivre...

— Y a filizof' é filizof', é mèm' lé pou' filizof', hi, hi, hi ! Pouffa Djéha – ce qui déclencha un haussement d'épaules significatif de la part de Nivea, qui tint cependant à me répondre :

— Quel philosophe ne s'est jamais trompé ? rétorqua-t-elle. Le mérite de Sartre est de s'être adressé directement aux gens ordinaires pour qu'ils secouent de séculaires aliénations.

— Et tomber dans d'autres encore pires, complétai-je. Quand, en mai 68, il grimpe sur un tonneau pour haranguer les ouvriers, ça faisait des lustres qu'ils savaient à quoi s'en tenir au sujet des lendemains qui chantent... Encore une fois, il arrive bien après la bataille !

— Avouez que son génie polémique et littéraire n'est pas en cause.

— Absolument. Sa générosité proverbiale non plus ! admis-je.

— Je me suis laissée dire qu'au cours de ses dernières années, il n'a pas été si généreux que ça vis-à-vis de Simone de Beauvoir, même pas sur le plan intellectuel, intervint Aziza.

— C'est vrai, opina Nivea. L'influence sur le grand homme de son dernier secrétaire³, qui était passé du maoïsme au judaïsme orthodoxe a dû être ressentie comme une trahison par le Castor, ce qui explique sans doute son sentiment "d'avoir été flouée", comme elle l'a écrit dans ses mémoires...

— Pour un couple qui s'est voulu le parangon de la modernité, libre de tout préjugé et de toute contrainte traditionnelle, ça fait désordre, intellectuellement parlant bien sûr, jugeai-je. Sartre et le Castor se sont laissés berner, comme tant d'autres d'ailleurs, par la vague ultra-moderniste, dont la seule idéologie était de jeter par dessus les moulins toute contrainte à un individualisme forcené, y compris dans la sphère privée... oubliant qu'une société quelle qu'elle soit, ne survit pas sans contraintes – la plus fondamentale d'entre elles étant la procréation, laquelle implique un minimum de solidarité parentale aussi bien économique qu'affective...

— Sartre et Beauvoir faisaient partie de la génération "famille, je vous hais !", expliqua Nivea.

— Être conditionné par son temps est une aliénation impardonnable pour un philosophe ! clamai-je. D'ailleurs, la stérilité du couple préfigure celui de l'Occident post-moderne tout entier, conclus-je. Nivea, accusant alors le coup, nous proposa alors de changer de sujet :

— Et si on parlait d'autre chose... par exemple du Projet Clipperton ? Où en sont Al & Ber ?

— Je croyais que vous étiez en contact avec eux ?

— On l'est, confirma Luc. Mais on sait qu'ils ont beaucoup d'travail, et donc on évite d'les appeler trop souvent... Ça doit bien faire presque un mois qu'on a pas de leurs nouvelles.

— Les miennes datent d'une bonne semaine... Ils ont quasiment terminé les pièces souterraines pour les simulations d'isolement de longue durée et vont donc débiter l'expérimentation. La chose est évidemment cruciale, compte tenu des difficultés psychologiques que cela comporte... D'autre part, la participation, absolument indispensable, des Cosmons au transport et à l'installation de la colonie, n'est toujours pas confirmée par le CPC, ce qui n'est pas très bon pour leur moral.

— Ils visent la planète Mars, je suppose ? questionna Aziza, que je n'avais pas mise au parfum.

— Non, Mars est trop fréquentée par les sondes terrestres et ils tiennent à être ignorés par nos concitoyens, tout au moins tant que l'expérience ne sera pas concluante.

— Vénus, alors ? supputa Nivea.

— Ha, ha, ha, se moqua bruyamment Luc.

— Vénus comporte une atmosphère composée essentiellement de nuages d'acide sulfurique, et tellement épaisse qu'une pénombre permanente règne au sol ; où, par ailleurs, la pression et la température atteignent des niveaux tels que même les vaisseaux cosmons ne supportent pas.

— Je vous remercie, Julien, car je ne peux pas compter sur Lucien pour éclairer ma lanterne sur ces questions. Son plaisir, c'est de rire à mes dépens, voilà tout.

— Faux ! s'écria Luc. Quand j'entreprends d'lui expliquer kèk-chose d'scientifique, elle écoute pas...

— En fait, repris-je, c'est Mercure qui est la planète favorite, à ce jour : parce qu'elle bénéficie d'un rayonnement solaire maximal, quinze fois plus énergétique que sur Mars et jamais diminué par des

3 Pierre Victor, rejudaïsé en Benny Lévy

nuées de poussière ou de brume, comme sur la planète rouge.

— Si mes souvenirs sont exacts, la période d'rotation de Mercure est environ 60 fois plus longue qu'elle de Mars, laquelle est à peu près équivalente à celle de la Terre, c'est-à-dire va nécessiter d'immenses installations de stockage d'énergie électrique, non ?

— Pas du tout. N'oublions pas que, contrairement à Mars – ou à la Terre – l'axe de rotation de Mercure est perpendiculaire à son orbite. En conséquence, des capteurs solaires situés aux pôles seraient éclairés continuellement. De plus, les régions polaires sont les plus clémentes du point de vue thermique et, d'après les Cosmons, contiennent de l'eau à une profondeur exploitable.

— Gare tout d'un coup aux coups de soleil et encore plus aux flux de particules ! avertit Luc.

— Il est vrai que l'environnement radiatif y est plus dangereux que sur Mars et que cela handicapera les activités extérieures. Mais bon, si l'on veut coloniser le Cosmos, il faut bien s'habituer à vivre sous terre ou dans des blockhaus !

— J'ai une autre remarque, intervint Aziza. Pour autant que je connaisse quelque chose en la matière, une cinquantaine de couples, même choisis dans des populations éloignées, ce n'est pas suffisant pour éviter une dégénérescence génétique, n'est-ce pas ?

— Vous avez raison. Pour pallier à cela, Al & Ber ont étudié les méthodes eugéniques cosmonnes, qui sont très efficaces...

— Les colons ne peuvent-ils pas métrer leurs gènes avec ceux des Cosmons ? questionna-t-elle.

— Non, la chose est pratiquement impossible : la différence avec les Humains est nettement plus importante qu'entre les Humains et n'importe quel autre mammifère terrestre. De plus, je pense que les ET refuseraient de telles manipulations pour des raisons éthiques... Sans compter que la schizoïdie psychique humaine, dont une partie est d'origine génétique, les effraie...

— C'est vrai que les atrocités des GIA font la honte du genre humain ! s'exclama-t-elle.

Un court silence succéda ; comme pour honorer les victimes des dits fanatiques. Puis, pour une fois, c'est Luc qui relança la conversation :

— Il m'a semblé qu'ils sont, eux aussi, un peu schizoïdes, non ? Comment ils vivent la contradiction qui consiste à refuser le contact et cependant continuer à s'intéresser à l'Humanité ?

— Leur motivation première est la curiosité scientifique. L'Humanité constitue, pour eux, la fourmilière sur laquelle tombe en arrêt le naturaliste... Et les Humains, auto-proclamés deux fois *sapiens*, devraient rendre grâce à leurs dieux qu'il en soit ainsi, car, pour compléter la métaphore, si, au lieu des Cosmons, notre Terre s'était trouvée sur le chemin de bêtes aussi malapprises que les imbéciles de notre espèce qui prennent les géniales constructions des fourmis sylvestres pour des ballons de foot, alors la planète bleue aurait déjà été débarrassée de ladite espèce.

Cette tirade, élaborée en pleine digestion, m'épuisa physiquement. Mais rien ne me soulageait autant que la stigmatisation de la bêtise humaine !

Le soleil, qui filtrait maintenant au travers de la brume et de la fenêtre, nous fit prendre conscience de l'avancée inexorable du temps... Si bien que nous arrêta mes vaticinations pour honorer le programme de l'après-midi, qui comportait une balade au mont Aigoual.

— La Kangoo montera sans problème jusqu'au col de l'Espinas, estimai-je. De là il y a environ deux heures de marche pour atteindre le sommet.

— Pour trouver là-haut un parking bourré de bagnoles ! ricana Luc, qui regardait la carte.

— Ah vous ne savez peut-être pas que Monsieur ne tolère aucune voiture en montagne, à part la sienne ! l'accusa méchamment Nivea.

— Tu comprendras donc jamais mes plaisanteries ! s'écria l'accusé, ajoutant : Et puis c'est pas vraiment de la montagne, à quinze cent mètres d'altitude !

— Je pense également que les voitures devraient être interdites sur les sommets... Au fait, n'hésitez pas, mesdames, à dire si trois ou quatre heures de marche aller-retour ça vous paraît trop long.

— Pour moi, ça va, à condition qu'il ne pleuve pas trop, stipula Nivea.

— Pour moi aussi ça devrait aller, si la montée n'est pas trop raide, répondit Aziza.

— Le bulletin météo ne prévoit pas de précipitations aujourd'hui ; mais ce n'est pas là parole d'évangile, car il ne faut jamais oublier qu'Aigoual et eau ont la même racine !

— Pour l'instant, c'est nous qui devons nous précipiter, car si nous glandons encore, bientôt il s'en ira trop tard ! avertit poétiquement Luc.

Equipés dare-dare de chaussures et d'anoraks adéquats, on partit en moins de dix minutes.

La Kangoo mit presque une heure pour gravir la trentaine de kilomètres séparant mon petit Lyré du dit col. Ce fut à prendre le tournis, mais finalement personne ne se plaignit, car le relief et les couleurs automnales rendaient le paysage fort pittoresque – malgré l'absence de soleil. Une fois au grand air, on ne regretta pas les survêtements ; non à cause de la pluie, qui ne se montra guère, mais à cause du vent – la célèbre montagne pouvant tout aussi bien s'appeler "vental"...

Nous nous étions heureusement munis chacun d'un bâton, mais, malgré cela, Aziza et ma pomme eûmes du mal à suivre les Advus... Je me demandai donc, ce jour là, si j'arriverais, de mon vivant, à rattraper le handicap de tous ces lustres passés dans un monde à faible gravité. Il est vrai que ces jours de bûcheronnage intense m'avaient encore affaibli.

La couche nuageuse se fragmenta en fin d'après-midi, nous octroyant un coucher de soleil digne du panorama sommital. Autre bonne surprise : trois ou quatre voitures seulement là-haut ! Les amateurs avaient sans doute craint la pluie, ou étaient allés honorer leurs morts dans les cimetières.

— *Gott mit uns !* lança Luc, pour une fois totalement satisfait.

La descente fut moins pénible mais plus dangereuse, le chemin étant relativement glissant. Il y eut donc quelques fonds de culotte salis, mais, heureusement, aucun coccyx de cassé !

Nous retrouvâmes la voiture avec les dernières lueurs du crépuscule.

Ce soir là, on se contenta d'un souper léger, suivi d'une infusion, à laquelle, nous les messieurs, ajoutâmes un doigt de gnôle – oui, un doigt seulement, car elle devait titrer ses 60 bons degrés.

On se coucha tôt afin de se lever tôt pour avoir une chance d'effectuer le programme du lendemain : à savoir, la visite à quelques hauts lieux de la guerre des Camisards et un trajet sur les traces du brave Robert Louis Stevenson, qui traversa le pays de nord au sud en septembre 1878, accompagné par Modestine, son ânesse à la testardise comme à l'endurance proverbiales.